

CE QUE L'IMAGE NE DIT PAS

Carnet d'un photographe de nature

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est pas un portfolio.

Vous n'y trouverez pas mes plus belles images soigneusement sélectionnées, accompagnées de données techniques et de lieux secrets révélés.

Vous n'y trouverez pas de conseils pour réussir vos photos animalières, ni de tutoriels sur la mise au point ou la gestion de la lumière.

Ce livre est autre chose.

C'est un recueil d'absences.

D'échecs. De moments suspendus. De rencontres avortées.

C'est l'histoire de toutes les photos que je n'ai pas prises.

Celles que j'ai ratées techniquement.

Celles que j'ai manquées par malchance.

Celles que j'ai choisi de ne pas prendre, par respect.

Et celles qui n'existent que dans ma mémoire.

Pendant vingt ans, j'ai parcouru les Alpes et les plaines du Bugey avec un appareil photo.

J'ai passé des milliers d'heures dans le froid, dans l'attente, dans l'espoir de capturer la beauté sauvage.

J'ai ramené des images. Quelques-unes bonnes. Beaucoup de ratées.

Mais ce que j'ai vraiment ramené, c'est autre chose.

Des souvenirs brûlants. Des leçons d'humilité.

Une forme de sagesse que seul l'échec répété peut enseigner.

Et surtout, un émerveillement intact.

Ce livre raconte ces moments-là.

Ceux où la nature m'a échappé.

Ceux où le matériel m'a trahi.

Ceux où j'ai compris que certaines beautés ne sont pas faites pour être capturées.

Ceux où j'ai appris, lentement, patiemment, ce que veut dire «être photographe de nature».

Pas photographe de trophées.

Pas chasseur d'images rares pour alimenter les réseaux sociaux.

Mais témoin.

Témoin privilégié d'un monde sauvage qui continue d'exister, indifférent à nos désirs, magnifique dans son refus d'être possédé.

J'ai écrit ces textes pour ceux qui comprennent.

Pour ceux qui se lèvent à quatre heures du matin et rentrent bredouilles sans se décourager.

Pour ceux qui passent plus de temps à attendre qu'à déclencher.

Pour ceux qui savent que la plus belle image est parfois celle qu'on ne prend pas.

Mais je les ai aussi écrits pour les autres.

Pour ceux qui ne connaissent la photographie animalière que par les images léchées des magazines.

Pour ceux qui pensent qu'il suffit d'avoir le bon matériel pour réussir.

Pour ceux qui croient que la nature se laisse facilement capturer.

Je veux leur dire : non.

La nature ne se laisse pas capturer.

Elle se laisse observer, parfois.

Elle se laisse approcher, rarement.

Elle consent, de temps en temps, à offrir un instant de grâce.

Mais elle ne se possède jamais.

Ce livre est une célébration de l'échec.

Pas l'échec comme défaite, mais l'échec comme apprentissage.

Comme humilité.

Comme preuve qu'on est face à quelque chose de plus grand que soi.

Si vous cherchez des recettes pour réussir vos photos, refermez ce livre.

Il n'est pas pour vous.

Mais si vous voulez comprendre ce qui se passe quand la photo rate

— et pourquoi, malgré tout, on continue —

Alors tournez la page.

Et laissez-moi vous raconter.

Mickaël Giraud-Telme
Photographe de nature sauvage

Quelque part entre les montagnes et mes rêves

PROLOGUE

L'aigle de Chabrière

J'avais quatorze ans, peut-être quinze.

L'âge où l'on croit encore qu'on peut disparaître dans les montagnes et n'en jamais revenir.
L'âge où l'on ne sait pas encore qu'on les porte déjà en soi pour toujours.

Ce matin-là, j'avais quitté Orcières avant l'aube. Pas par les sentiers — ils ne mènent qu'aux endroits où tout le monde va.

J'avais pris par là où le chemin n'a plus de trace, là où seuls les chamois, les chevreuils, les renards font leur vie.

Là où se joue le théâtre silencieux du sauvage.

Au sommet d'une crête abrupte, le casse-croûte dans une main, les jumelles dans l'autre, j'observais.

Sur la crête d'en face — bien plus haute, bien plus imposante — une harde de chamois broutait l'herbe rase des sommets.

Chabrière veillait au-dessus d'eux, massive, indifférente.

les femelles avançaient lentement, têtes baissées. Entre elles, un éterlou — un jeune de l'année, encore maladroit sur ses pattes fines.

Et puis il est arrivé.

De nulle part.

Un aigle royal.

Les ailes repliées en mode torpille, une masse sombre lancée à pleine vitesse contre le ciel. Pas de cri. Juste le silence fendu par cette trajectoire implacable.

Il s'est jeté sur l'éterlou.

Le choc a été brutal, sonore — même de loin, j'ai entendu l'impact. Les femelles ont explosé dans toutes les directions. L'éterlou a basculé.

Mais les serres n'ont pas tenu.

Ce qui s'est passé ensuite, je l'ai vu au ralenti.

Le jeune chamois a glissé. Déséquilibré. Entraîné dans sa propre chute par le poids de l'aigle qui tentait encore de s'accrocher. Puis il est tombé.

Deux cents mètres.

Peut-être trois cents.

Le long de la falaise, dans un fracas de pierres et de silence.

L'aigle, lui, a déployé ses ailes. Il a plané. Puis il est descendu, lentement, majestueusement, vers le corps disloqué en contrebas.

Je suis resté là.

Immobile.

Le cœur battant si fort que je l'entendais dans mes oreilles.

J'ai regardé l'aigle se poser près de sa proie. J'ai regardé le festin commencer. J'ai regardé la vie prendre ce qu'elle donne, sans morale, sans théâtre. Juste la loi des sommets.

La lumière a tourné. Le soleil a décliné. Les ombres se sont allongées sur Chabrière. Je n'ai pas bougé.

Je suis resté jusqu'à ce que la nuit tombe et que l'aigle disparaisse dans l'obscurité.

Quand je suis redescendu, j'avais les jambes engourdis par le froid et les yeux brûlants d'avoir trop fixé le vide.

Je n'avais pas d'appareil photo.

Pas une image.

Juste cette scène gravée dans ma rétine, dans mes mains tremblantes, dans mon souffle court.

Gravée si profondément que vingt ans plus tard, je la revois encore avec une netteté que jamais aucune photo ne pourra égaler.

C'est là que tout a commencé.

Cette obsession. Ce besoin de retourner là-haut.

De guetter.

D'attendre.

De voir ce que personne ne voit.

De capturer — ou d'essayer — ce moment suspendu où la nature se dévoile sans filtre, sans complaisance.

Mon père est un photographe amateur.

Un excellent photographe. Il m'a transmis le regard, peut-être.

La sensibilité à la lumière.

Mais tout le reste — la technique, l'obstination, les affûts glacés à cinq heures du matin — je l'ai appris seul, dans ces montagnes qui m'ont élevé.

Parce que ce jour-là, sur cette crête face à Chabrière, j'ai compris quelque chose d'essentiel :

La plus belle image est parfois celle qu'on ne prend pas.

Celle qui nous traverse.

Celle qui nous transforme.

Celle qui nous donne envie de passer le reste de notre vie à essayer de la retrouver.

Je cherche encore cet aigle.

Je cherche ce moment de grâce suspendu dans le vide.

Je cherche cette beauté terrible et pure que la nature offre à ceux qui acceptent d'attendre, de se taire, de ne rien maîtriser.

Parfois je la trouve.

Souvent, elle m'échappe.

Mais à chaque fois que je monte là-haut, à chaque fois que je guette l'horizon avec mon appareil, à chaque fois que je rentre bredouille mais habité

Je revis cet instant.

Quatorze ans. Une crête. Un aigle. Pas d'image.

Et tout qui commence.

C'EST L'HISTOIRE DE MA VIE.

L'HISTOIRE DE TOUTES LES PHOTOS QUE JE N'AI PAS PRISES.

ET DE TOUT CE QU'ELLES M'ONT APPRIS.

PARTIE I — L'ATTENTE

Ce qui se passe avant — et parfois à la place de — la photo

Neuf degrés sous zéro, cinq heures du matin

LE FROID BRÛLE.

C'est la première chose qu'on apprend quand on fait de l'affût en altitude, à l'aube, au printemps.

Le froid ne vous engourdit pas seulement — il vous dévore.

Il s'infiltré par les coutures, remonte le long de la colonne, se loge dans les articulations.

Et au bout d'une heure, deux heures, trois heures d'immobilité, il devient votre unique pensée.

Mais ce matin-là, comme tous les autres matins, je suis monté quand même.

Parce qu'en haut, à cette heure précise, quelque chose de magique se produit.

Les coqs de bruyère paradent.

Il faut partir dans la nuit.

Marcher à la frontale dans le noir absolu, avec le poids du sac qui tire sur les épaules et le souffle qui fume dans l'air glacé. Grimper pendant une heure, peut-être deux, pour atteindre

la zone où ils se rassemblent — ces prairies d'altitude, entre les derniers arbres et les premiers rochers, là où l'herbe rase cède la place au vide.

Il faut arriver avant eux.

S'installer dans le noir. Déployer l'affût. S'enfouir dans les couches de vêtements. Éteindre la lampe.

Et attendre.

L'attente, c'est le métier.

Au début, on sent encore ses doigts. On règle les paramètres de l'appareil, on vérifie la mise au point, on prépare mentalement les cadrages. On a froid, mais c'est supportable.

Puis l'aube commence à pointer.

Une lueur grise à l'horizon. À peine une suggestion de lumière. Les contours des montagnes émergent lentement du noir. Et c'est là, dans cette demi-obscurité, que les premiers chants s'élèvent.

Des roucoulements graves, gutturaux.

Les mâles annoncent leur présence.

Ils sont là.

Quelque part dans la prairie, invisibles encore, mais présents. On les entend. Ces vocalisations étranges qui ressemblent à des bulles d'air remontant des profondeurs. Un son préhistorique, primal, qui vous rappelle que ces oiseaux sont des survivants d'un autre temps.

Le cœur s'accélère.

Les mains cherchent l'appareil. Les doigts — engourdis, maladroits — se posent sur les boutons.

Et là, on se rend compte.

Il n'y a pas assez de lumière.

Jamais assez de lumière.

C'est le paradoxe de la parade du tétras-lyre.

Elle se déroule à l'aube, au moment le plus photogénique de la journée — mais trop tôt. Bien trop tôt. Quand le soleil n'est qu'une promesse derrière les crêtes, quand la lumière est si faible qu'il faut choisir entre deux catastrophes :

Monter les ISO jusqu'à rendre l'image inexploitable, granuleuse, bruitée.

Ou baisser la vitesse d'obturation et accepter que tout soit flou, que chaque mouvement devienne une traînée fantomatique.

Il n'y a pas de bon choix.

Il n'y a que des compromis douloureux.

Mais on déclenche quand même.

Parce qu'ils sont là, ces oiseaux magnifiques, à quelques mètres de l'affût. Les mâles en plumage sombre, presque noir, avec leurs sourcils rouges gonflés comme des comètes. Ils gonflent le jabot, déploient la queue en éventail, sautent, tournent, se provoquent.

C'est un ballet ancestral.

Une danse de séduction et d'intimidation qui se répète chaque printemps depuis des millénaires.

Et moi, je suis là, les doigts gelés, à essayer de capturer quelque chose qui refuse de se laisser capturer.

Les images que je ramène sont toujours décevantes.

ISO 12 800. Vitesse 1/60. Ouverture maximale.

Des oiseaux fantômes dans une lumière de cendre. Des silhouettes plus que des portraits.

Du bruit numérique partout. Un flou de bougé sur les ailes, sur les sauts, sur les mouvements brusques.

Techniquement, c'est raté.

Mais quand je les regarde, je revois tout le reste.

Le froid qui brûle les joues.

La montée dans le noir, les genoux qui protestent sous le poids du matériel.

Le moment où la lumière naît, timide, et où les chants commencent.

L'instant où le premier mâle apparaît dans le viseur — flou, sombre, mais là.

Cette frustration de savoir qu'on ne ramènera pas LA photo, celle qu'on voit dans les magazines, nette, colorée, parfaite.

Mais aussi cette certitude : on est au bon endroit, au bon moment, à vivre quelque chose que peu de gens ne verront jamais.

J'y suis retourné des dizaines de fois.

Chaque printemps, j'y retourne.

Avec le même matériel.

Les mêmes espoirs.

Les mêmes contraintes.

Et chaque fois, c'est la même histoire.

Pas assez de lumière.

ISO trop élevé.

Vitesse trop basse.

Des images à peine exploitables.

Mais des souvenirs incandescents.

Parce qu'au fond, je ne monte pas là-haut pour l'image parfaite.

Je monte pour être témoin.

Témoin de cette parade millénaire qui se joue dans l'aube glacée des Alpes.

Témoin de ces oiseaux qui se fichent complètement de moi, de mon appareil, de mes compromis techniques.

Témoin de cette beauté brute qui existe indépendamment de ma capacité à la capturer.

Un matin, après trois heures d'affût, alors que je rangeais le matériel avec les doigts en feu et l'amertume d'images encore ratées, un mâle s'est posé à deux mètres de moi.

Juste là.

Sur un rocher.

Il m'a regardé. J'ai arrêté de bouger. On s'est observés pendant ce qui m'a semblé une éternité.

Puis il a émis un roucoulement — grave, profond, vibrant.

Et il est reparti.

Je n'ai pas sorti l'appareil.

Pas par choix — par stupeur. Par sidération pure.

Mais je me suis dit que c'était peut-être mieux comme ça.

Que certains moments n'ont pas besoin d'être fixés.

Qu'ils sont plus vrais quand ils restent dans la mémoire, intacts, non traduits, non compressés en pixels et en métadonnées.

Le froid m'a appris la patience.

Le tétras-lyre, l'humilité.

Et l'aube, que la lumière parfaite n'arrive jamais au bon moment.

Qu'il faut composer avec ce qu'on a.

Accepter les images floues, bruitées, imparfaites.

Accepter que la beauté qu'on voit ne soit pas toujours celle qu'on ramène.

Mais continuer quand même.

Parce que neuf degrés sous zéro à cinq heures du matin, quand les premiers chants s'élèvent dans la brume, quand la montagne s'éveille et que les coqs paradent —

C'est là qu'on se sent vivant.

Là qu'on comprend pourquoi on fait tout ça.

LE FROID BRÛLE.

MAIS ON Y RETOURNE.

ENCORE ET ENCORE.

PARCE QU'IL Y A DES CHOSES QUI VALENT QU'ON AIT MAL AUX DOIGTS.

QU'ON GRIMPE DANS LE NOIR.

QU'ON RATE SES PHOTOS.

IL Y A DES CHOSES QUI VALENT TOUT ÇA.

ET PLUS ENCORE.

Dix ans de flou

MON PREMIER VRAI OBJECTIF POUR L'ANIMALIER, C'ÉTAIT UN 400MM AI.

Tout manuel.

Pas d'autofocus. Pas d'assistance. Juste une bague de mise au point qu'il fallait tourner à la main, à l'instinct, en espérant que l'animal reste assez longtemps immobile pour que l'image soit nette.

Spoiler : ils ne restent jamais immobiles.

J'ai photographié avec ce caillou pendant dix ans.

Dix ans.

Des milliers de sorties. Des dizaines de milliers de déclenchements.

Et un taux d'échec qui ferait pleurer n'importe quel photographe aujourd'hui.

Mais à l'époque, je n'avais pas le choix.

Pas les moyens d'acheter mieux. Pas l'argent pour un objectif récent, lumineux, stabilisé, avec un autofocus rapide et silencieux.

Alors je faisais avec ce que j'avais.

Le renard qui traverse le champ au petit matin.

Je cadre. Je tourne la bague. Il bouge. Je retourne. Il s'arrête. Je déclenche.

Flou.

La martre des pins sur la branche, à contre-jour.

Je cadre. Je cherche le point. Elle saute. Je recadre. Je retourne la bague.

Flou.

Le chat sauvage dans les sous-bois, à la lumière tombante.

Je cadre. J'essaie de faire le point. Il disparaît dans l'ombre. Je force sur la bague, je plisse les yeux dans le viseur.

Flou.

Flou. Flou. Flou.

Des centaines. Des milliers d'images floues.

Des animaux fantômes sur des fonds nets.

Des arbres parfaitement détaillés avec une silhouette animale qui ressemble à une aquarelle ratée.

Des moments uniques, irrécupérables, perdus à cause d'un millimètre de décalage sur la bague de mise au point.

Parfois, je rentrais avec une carte pleine.

Et pas une seule image exploitable.

Les gens d'aujourd'hui ne peuvent pas comprendre.

Ils shootent en autofocus continu, avec des boîtiers qui suivent l'œil de l'animal, qui ratrapent la mise au point en temps réel, qui compensent les tremblements, qui font tout le

travail technique pendant que le photographe se concentre sur la composition, la lumière, l'instant.

Moi, je devais tout faire.

Anticiper le mouvement. Tourner la bague au bon moment. Maintenir la stabilité. Compenser le manque de lumière.

Espérer que l'animal ne bouge pas trop vite.

Et prier.

Beaucoup prier.

Mais voilà ce que personne ne dit :

Ces dix années de frustration m'ont appris plus que n'importe quel stage, n'importe quel tutoriel, n'importe quel matériel moderne ne pourra jamais enseigner.

Elles m'ont appris la patience.

L'observation.

La lecture du comportement animal.

Quand on sait qu'on n'aura qu'une chance sur dix de faire le point correctement, on apprend à choisir ses moments.

On n'appuie pas sur le déclencheur à la mitraille en espérant qu'une image sur cinquante soit nette.

On observe. On anticipe. On attend que l'animal se stabilise, que la lumière soit bonne, que la composition soit juste.

Et seulement là, on déclenche.

Parce qu'on sait que c'est probablement la seule occasion.

Quand on shoote avec un objectif manuel, on apprend à connaître les animaux autrement.

On apprend leurs habitudes. Leurs pauses. Leurs moments d'immobilité.

Le renard qui s'arrête toujours avant de traverser un espace ouvert.

La martre qui se fige une demi-seconde avant de sauter.

Le chat sauvage qui marque un temps d'arrêt quand il capte une odeur.

Ces micro-secondes où tout se suspend.

C'est là qu'il faut déclencher.

Et pour les connaître, ces moments-là, il faut avoir raté mille fois avant.

Aujourd'hui, la photographie animalière se fait avec le portefeuille.

Un boîtier haut de gamme : 7 000 euros.

Un bon téléobjectif : 12 000 euros.

Un trépied carbone : 800 euros.

Les accessoires, les cartes rapides, les batteries de secours.

On peut facilement dépenser 20 000 euros pour être «bien équipé».

Et je ne juge pas. Le matériel moderne est extraordinaire. Il ouvre des possibilités qui n'existaient pas avant. Il permet de capturer des instants qui auraient été impossibles à figer il y a vingt ans.

Mais il ne remplace pas l'œil.

Il ne remplace pas l'instinct.

Il ne remplace pas ces dix années passées à rater, encore et encore, jusqu'à ce que le corps comprenne ce que l'esprit ne peut pas expliquer.

Combien de débutants aujourd'hui s'équipent du dernier Sony, du dernier Canon, pensant que c'est ça qui fait la photo ?

Ils vont sur le terrain. Ils cadrent. Ils déclenchent en rafale. L'autofocus fait son travail. Les images sont nettes.

Mais elles sont vides.

Parce qu'ils n'ont pas appris à voir.

Parce qu'ils n'ont pas passé des centaines d'heures à observer un renard pour comprendre son rythme, son souffle, son hésitation avant le bond.

Parce que le matériel a fait le travail à leur place.

Et qu'ils ne savent même pas ce qu'ils ont raté.

Je ne dis pas qu'il faut souffrir pour apprendre.

Je ne fais pas l'éloge du matériel inadapté.

Mais je dis que ces dix années avec ce 400mm manuel ont fait de moi le photographe que je suis.

Pas malgré ses défauts.

À cause de ses défauts.

Parce qu'il m'a forcé à être meilleur.

À être plus attentif. Plus patient. Plus humble.

À accepter l'échec comme une étape, pas comme une fin.

À comprendre que la technique est un outil, mais que ce n'est jamais elle qui fait l'image.

Un jour, j'ai enfin pu m'offrir un objectif moderne.

Un 500mm AFS. Autofocus rapide. Stabilisé. Lumineux.

Le jour où je l'ai reçu, j'ai eu l'impression de tricher.

Je cadrais, l'objectif faisait le point instantanément. Je suivais un oiseau en vol, il restait net. Je déclenchais en rafale, chaque image était exploitable.

C'était magique.

Et troublant.

Parce que je réalisais à quel point j'avais galéré pendant dix ans.

À quel point j'avais raté d'images magnifiques à cause de ce vieux caillou manuel.

Mais je réalisais aussi autre chose.

Sans ces dix années de galère, je ne saurais pas utiliser ce nouvel objectif aussi bien.

Je ne saurais pas anticiper les mouvements.

Je ne saurais pas choisir mes moments.

Je ne saurais pas pourquoi telle image fonctionne et telle autre non.

Parce que tout ça, je ne l'ai pas appris dans un tutoriel YouTube.

Je l'ai appris en ratant.

Encore et encore et encore.

Jusqu'à ce que mes mains sachent avant que mon cerveau ne comprenne.

Aujourd'hui, quand je vois un jeune photographe se décourager parce qu'il n'a pas le dernier boîtier à la mode, je repense à ce 400mm.

À ces milliers d'images floues.

À ce renard fantôme. À cette martre fantôme. À ce chat sauvage fantôme.

Et je me dis : Continue.

Continue avec ce que tu as.

Sors. Observe. Rate. Recommence.

Apprends à connaître les animaux, pas les menus de ton boîtier.

Apprends à voir la lumière, pas à compenser l'ISO.

Apprends à anticiper le geste, pas à faire confiance à l'autofocus.

Parce que le jour où tu auras enfin le matériel que tu mérites, tu sauras l'utiliser.

Vraiment l'utiliser.

Pas comme une béquille qui compense ton manque de technique.

Mais comme un prolongement de ton œil, de ton instinct, de tout ce que tu as appris en ratant.

Et là, tu feras des images que les autres ne feront jamais.

Même avec 20 000 euros de matériel.

Mon vieux 400mm AI est toujours chez moi.

Je ne l'utilise plus. Il dort dans un coin, poussiéreux, dépassé.

Mais je ne m'en séparerai jamais.

Parce qu'il m'a tout appris.

Les dix plus belles années de ma formation de photographe, je les lui dois.

Dix ans de flou.

Dix ans de frustration.

Dix ans à construire quelque chose qu'aucun argent ne peut acheter :

Un œil.

Une patience.

Une compréhension intime de ce que veut dire attendre le bon moment.

LE 400MM M'A APPRIS L'HUMILITÉ.

LE FLOU, LA PERSÉVÉRANCE.

ET L'ÉCHEC RÉPÉTÉ, QU'IL EST LE SEUL VRAI PROFESSEUR.

QUE LA PHOTO NE SE FAIT PAS AVEC LE PORTEFEUILLE.

MAIS AVEC LE TEMPS.

LE REGARD.

ET DIX MILLE TENTATIVES RATÉES.

La photo que je n'ai pas prise

Ou comment le Mont-Blanc, un gypaète barbu et trop de lumière m'ont rappelé pourquoi je fais ce métier.

Ce matin-là, je suis monté au-dessus du col de la Balafrasse avec une idée fixe :
le gypaète barbu.

Ceux qui connaissent cet oiseau savent ce qu'il représente.

Près de trois mètres d'envergure. Un regard orangé cerclé de noir.

Le casseur d'os, revenu d'entre les morts après avoir frôlé l'extinction dans les Alpes. Le photographe correctement, c'est un graal.

Une image que je porte en moi depuis des années.

L'attente

Le froid. Le silence. Ce moment suspendu où l'on scrute le ciel jusqu'à en avoir mal aux yeux. Et puis, enfin — une silhouette. Immense. Reconnaisable entre mille.

Il arrive.

Je lève l'appareil. Je cadre. Il passe.

Trop loin.

Le manège

Il revient. Mon cœur s'emballe. Cette fois, je suis prêt. Le Mont-Blanc se déploie derrière lui, immaculé, comme posé là exprès pour composer l'image parfaite.

Je déclenche.

Trop de lumière. Un ciel d'un bleu aveuglant. L'oiseau, minuscule dans ce théâtre trop vaste.

Il repasse encore. Et encore. À chaque fois, le même constat : il est là, le Mont-Blanc est là, tout est là — sauf la photo.

Ce que j'ai ramené

Sur ma carte mémoire, il y a des images. Techniquement correctes. Documentaires, presque.

On y voit un gypaète. On y voit une montagne.

Mais on n'y voit pas ce que j'ai ressenti.

Cette photo-là, celle que je voulais vraiment, elle n'existe que dans ma tête.

Elle y restera peut-être pour toujours.

Un gypaète royal, plein cadre, ses plumes fauves caressées par une lumière d'or, le Mont-Blanc en majesté derrière lui — net, puissant, évident.

Pourquoi je vous raconte ça

Parce que la photographie animalière, c'est ça.

C'est accepter que la nature ne vous doit rien.

Que la lumière fait ce qu'elle veut.

Que l'animal sauvage ne pose pas.

On peut faire des heures de route, des heures de marche, des heures d'attente.

On peut tout faire parfaitement. Et repartir avec une image qui ne sera jamais à la hauteur du moment vécu.

Mais voilà le secret que je garde de cette journée :

j'ai vu un gypaète barbu survoler le Mont-Blanc.

Pas à travers un écran. Pas sur Instagram. Là, devant moi, dans l'air glacé du matin, avec

le bruit du vent et l'odeur de la neige.

Aucune photo au monde ne vaudra jamais ça.

La prochaine fois

Je remonterai. Peut-être cet hiver, quand la lumière sera plus douce, plus rasante.

Peut-être qu'il repassera au bon moment, à la bonne distance.

Peut-être que cette fois, l'image rejoindra enfin le souvenir.

Ou peut-être pas.

ET C'EST AUSSI ÇA, LA MAGIE.

PHOTOGRAPHE DE NATURE SAUVAGE.

QUELQUE PART ENTRE PATIENCE ET ÉMERVEILLEMENT.

Cent matins de brume

LE BUGEY, AU LEVER DU JOUR, C'EST UN AUTRE MONDE.

Le Bugey, au lever du jour, c'est un autre monde.

Les plaines s'étirent à l'infini, noyées dans une brume épaisse qui efface les contours, qui transforme les arbres en ombres chinoises, qui fait du paysage une aquarelle grise.

C'est là que je viens chercher le renard.

Depuis des années.

Depuis toujours, me semble-t-il.

Le renard du Bugey, c'est mon obsession tranquille.

Pas spectaculaire comme le lynx. Pas mythique comme le loup. Pas insaisissable comme le chat sauvage.

Juste un renard.

Celui qu'on voit partout dans les documentaires, celui que tout le monde photographie, celui qui devrait être facile.

Et pourtant.

Des centaines de matins. Peut-être mille. Je ne compte plus.

Je viens. Je m'installe. J'attends.

Je l'ai photographié des dizaines de fois.

Des centaines de fois, peut-être.

Mais jamais comme je le voulais vraiment.

Jamais dans cette lumière précise que j’imagine.

Jamais avec ce regard tourné vers moi au bon moment.

Jamais dans cette composition parfaite qui existe dans ma tête mais jamais dans la réalité.

Je ramène des images. Correctes. Exploitable. Certaines même plutôt bonnes.

Mais jamais LA photo.

Celle que je cherche sans pouvoir vraiment la définir.

Celle que je reconnaîtrais si elle se présentait, mais qui ne se présente jamais.

Parfois, je vois ses traces.

Des empreintes nettes dans la boue, dans la neige, dans la rosée. La signature de ses passages nocturnes.

Il était là, quelques heures plus tôt — ou peut-être est-il encore là, quelque part, à m’observer pendant que je l’attends.

Le renard, je le connais.

Ses habitudes. Ses passages. Ses heures.

Mais le connaître ne suffit pas à capturer ce moment insaisissable où tout s’aligne.

L’hermine, c’est une autre histoire.

Pendant une année — une année bénie — elle s’est montrée.

Régulièrement. Prévisible, presque.

Je l’ai photographiée dans toutes ses poses, tous ses mouvements, toute sa grâce bondissante.

Et puis elle a disparu.

Pas morte, j'espère. Juste partie ailleurs. Ou peut-être toujours là, mais revenue à son statut de fantôme.

Depuis, je la cherche.

Je retourne aux mêmes endroits. Les murets de pierre, les tas de bois, les anfractuosités qu'elle aimait.

Mais elle n'y est plus.

Ou elle s'y cache mieux qu'avant.

Comme si cette année de visibilité avait été un cadeau, et qu'il ne fallait pas en demander plus.

Et puis il y a le chat sauvage.

Le fantôme absolu.

Celui dont on n'est même pas sûr qu'il soit encore là. Quelques témoignages douteux.

Des traces qui pourraient être celles d'un chat domestique un peu plus gros que la moyenne.

Des rumeurs de forestiers qui jurent l'avoir aperçu, une fois, au crépuscule, il y a des années.

Lui, je l'ai photographié.

Quelques fois. Rarement.

Mais ces images existent.

Et elles me donnent espoir qu'il est toujours là.

Je le cherche quand même.

Parce que l'idée qu'il existe — pas hypothétique, mais bien réel — suffit à me faire revenir.

Des centaines de matins de brume.

Des centaines de retours avec des images, mais jamais tout à fait celle que je voulais.

Pas d'images parfaites. Pas de rencontres miraculeuses. Pas de cette photo qui ferait tout oublier.

Juste cette obstination stupide qui me pousse à remettre le réveil à cinq heures, à enfiler les vêtements encore humides de la veille, à reprendre la route vers ces plaines infinies.

Pourquoi ?

Je ne sais pas.

Ou plutôt si, je sais.

Parce que ces matins-là, même sans LA photo, même avec des images ordinaires — ils construisent quelque chose.

Ils construisent ma connaissance du terrain.

À force de venir, je connais chaque chemin, chaque haie, chaque arbre isolé. Je sais où la lumière arrive en premier.

Je sais où les animaux aiment traverser. Je sais où la brume se lève plus tôt, où elle persiste plus longtemps.

Je les vois. Je les photographie.

Mais j'apprends surtout leur monde.

Je cartographie mentalement leurs passages. Je comprends leurs rythmes, leurs saisons, leurs habitudes.

Je deviens familier d'un territoire que je ne possède pas, mais que j'habite, à ma façon, discrète et patiente.

Et puis, de temps en temps, il y a une récompense inattendue.

Pas le renard parfait. Pas l'hermine retrouvée. Pas le chat sauvage à volonté.

Mais autre chose.

Un busard qui chasse au ras des herbes.

Un chevreuil qui sort de la brume comme une apparition.

Un héron immobile au bord d'un fossé.

Une buse posée sur un piquet, à contre-jour.

Ces rencontres que je n'attendais pas. Ces cadeaux non sollicités.

Ces moments qui ne figuraient pas sur ma liste mentale,
mais qui finissent par compter autant — sinon plus — que ce que je cherchais.

Parce que c'est ça, la nature.

Elle ne donne jamais exactement ce qu'on attend.

Elle donne autre chose.

Parfois mieux. Parfois moins bien. Mais toujours autre chose.

Et il faut apprendre à l'accepter.

À dire merci pour ce qui vient, même si ce n'est pas ce qu'on espérait.

À comprendre que la quête importe plus que la trouvaille.

Le renard parfait du Bugey, je le photographierai peut-être un jour.

Peut-être au centième matin de brume. Peut-être au millième.

Ou peut-être jamais.

Mais en attendant, je continue à venir.

Parce que ces plaines m'apaisent.

Parce que cette brume m'enveloppe comme une promesse.

Parce que cette attente, aussi vaine soit-elle, me donne une raison de me lever avant l'aube.

L'hermine reviendra peut-être.

Le chat sauvage se montrera peut-être plus souvent.

Ou peut-être pas.

Mais tant qu'il y a un doute, tant qu'il y a une possibilité, même infime — je reviendrai.

Avec mon appareil. Avec mon obstination.

Avec cette capacité à accepter que chaque photo n'est qu'une étape vers une photo meilleure.

Parce qu'un photographe de nature, au fond, c'est quelqu'un qui n'est jamais satisfait.

Qui photographie encore et encore.

En espérant qu'un jour — peut-être — la nature offrira exactement ce qu'il cherche.

Cent matins de brume.

Mille, peut-être.

Combien faudra-t-il encore avant d'avoir cette photo parfaite du renard ?

Je ne sais pas.

Et quelque part, je m'en fiche.

Parce que chaque matin où je reviens, c'est une victoire sur la facilité.

Sur la tentation de rester au chaud.

Sur l'idée que tout doit être rentable, productif, efficace.

Ces matins-là produisent des images.

Ils remplissent des cartes mémoire.

Ils nourrissent mon portfolio.

Mais ils nourrissent surtout autre chose.

Une forme de fidélité à ce qui m'a fait devenir photographe.

Cette envie d'être dehors quand le monde dort encore.

Cette joie simple d'être là, dans la brume, à guetter ce qui viendra — ou ne viendra pas —
mais à être là quand même.

Le Bugey, au lever du jour, c'est un autre monde.

Un monde où le renard se montre, mais jamais parfaitement.

Où l'hermine a disparu après m'avoir tout donné pendant un an.

Où le chat sauvage existe, mais reste rare.

Mais c'est mon monde quand même.

Celui que je choisis d'habiter.

Cent matins de brume.

Et j'y retournerai demain.

LE BUGY M'A APPRIS LA CONSTANCE.

LES PLAINES, L'ACCEPTATION.

ET LA BRUME, QUE L'ABSENCE DE LA PHOTO PARFAITE N'EST PAS L'ABSENCE
DE PHOTOS.

QUE CHERCHER ENCORE ET ENCORE, C'EST DÉJÀ BEAUCOUP.

C'EST PEUT-ÊTRE MÊME L'ESSENTIEL.

PARTIE II

— L'INSTANT

Ces fractions de seconde où tout bascule

Le lynx sous la pluie

IL PLEUVAIT CE JOUR-LÀ. PAS UNE PLUIE DOUCE, NON — UNE PLUIE DE NOVEMBRE, LOURDE, FROIDE, QUI TREMPE JUSQU'AUX OS ET TRANSFORME LA FORÊT EN CATHÉDRALE LIQUIDE.

J'étais venu pour les champignons.

Un simple 50mm sur le boîtier, l'idée de capturer ces formes parfaites sous la pluie, la lumière diffuse qui fait ressortir les textures, les gouttes suspendues aux lamelles.

Rien d'ambitieux. Juste l'envie d'être dehors quand tout le monde reste dedans.

Les plaines du Bugey sous la pluie, c'est un autre monde.

Le silence s'épaissit.

Les couleurs se saturent.

On entend l'eau partout — sur les feuilles, dans le sol, dans l'air même.

Je marchais lentement, le regard au sol, quand j'ai vu les traces.

Pas des traces de pas.

Quelque chose d'étrange. Comme si quelqu'un avait traîné un tronc d'arbre dans la mousse. Deux sillons parallèles, profonds, irréguliers.

L'empreinte d'un poids mort qu'on déplace.

J'ai suivi.

Le cœur qui commence à battre différemment. Cette intuition animale qui vous dit que vous n'êtes plus seul. Que quelque chose de sauvage est passé ici, récemment.

Peut-être très récemment.

Les traces menaient vers un renforcement, une sorte de creux naturel entre deux arbres

tombés.

Et puis je l'ai vu.

Le chevreuil.

Mort.

Couché sur le flanc, le pelage trempé, la gorge ouverte. Le sang dilué par la pluie formait de petites rivières roses dans la mousse.

J'ai levé les yeux.

Et il était là.

Juste au-dessus du corps. Immobile. Les yeux plantés dans les miens.

Un lynx.

Le temps s'est arrêté.

Je ne sais pas combien de secondes ça a duré. Peut-être trois. Peut-être cinq.

Une éternité suspendue entre deux battements de cœur.

Ses oreilles terminées en pinceau noir. Son pelage tacheté, sombre sous la pluie.

Ses yeux — ces yeux d'ambre qui vous transpercent avec une intensité que rien ne prépare.

Il ne bougeait pas. Moi non plus.

Je sentais le poids du boîtier contre ma poitrine. Le 50mm, inutile. Trop court. Trop lent. Et de toute façon, mes mains n'obéissaient plus.

Puis il est parti.

Sans un bruit.

Une ombre qui se dissout dans les sous-bois, avalée par la pluie et le silence.

Je suis resté là, hébété, trempé, tremblant.

Le chevreuil gisait toujours entre les arbres.

La pluie continuait de tomber.

Mais le lynx, lui, avait disparu comme s'il n'avait jamais existé.

Comme une hallucination.

Comme un rêve qu'on fait éveillé.

Je suis rentré bredouille.

Pas d'image.

Pas même une photo floue, un mouvement dans le cadre, une preuve.

Juste ce regard gravé dans ma mémoire.

Ces quelques secondes où j'ai croisé l'un des fantômes des forêts du Bugey. L'un des animaux les plus discrets d'Europe.

Celui que certains photographes passent une vie entière à chercher sans jamais le voir.

Et moi, venu pour des champignons, je l'avais trouvé.

Ou plutôt, il m'avait trouvé.

Pendant trois ans, j'y suis retourné.

Pas seulement à cet endroit — partout. Dans toutes les forêts, tous les vallons, toutes les plaines du Bugey. À l'aube, au crépuscule, sous la pluie, sous la neige.

Avec le bon objectif cette fois. Avec la patience, l'obstination, l'espoir têtu de recroiser son regard.

Trois ans à guetter les traces. À étudier ses passages. À apprendre ses habitudes.

Trois ans à rentrer bredouille.

Et puis, un matin — enfin — il était là.

Pas au même endroit. Pas dans les mêmes circonstances.

Mais c'était lui. J'en suis certain. Ce regard, je l'aurais reconnu entre mille.

Cette fois, j'ai eu le temps.

La distance était bonne. La lumière, acceptable. J'ai déclenché.

L'image existe, quelque part dans mes archives.

Elle est correcte. Techniquement propre. On reconnaît le lynx, sa posture, son regard.

Mais elle ne dit rien de ce jour de pluie.

Elle ne dit rien du chevreuil mort dans la mousse.

Elle ne dit rien de cette rencontre furtive, de ce face-à-face silencieux où j'ai interrompu son repas.

Elle ne dit rien de la tristesse que j'ai ressentie — cette culpabilité d'avoir troublé quelque chose de sacré.

Elle ne dit rien des trois années d'attente, de l'obsession, du besoin de le retrouver pour me prouver que je n'avais pas rêvé.

La vraie photo, c'est celle que je n'ai pas prise.

Celle où il est au-dessus de sa proie, sous la pluie battante, avec ce regard qui me dit : « Tu n'as rien à faire ici. »

Celle où je n'ai pas d'appareil adapté, pas de préparation, pas de plan.

Celle où je suis juste un intrus dans son monde.

Celle qui m'a rappelé que la nature ne se laisse pas capturer.

Elle se laisse observer, parfois.

Elle se laisse approcher, rarement.

Mais elle garde toujours une part de mystère, une part d'insaisissable.

Et c'est peut-être pour ça que j'y retourne.

Quand je marche dans les plaines du Bugey, je pense encore à lui.

À ce moment sous la pluie.

À ce face-à-face de quelques secondes qui a changé ma façon de voir la photographie.

Depuis ce jour-là, je ne cherche plus seulement l'image.

Je cherche la rencontre.

Le privilège d'être là, au bon endroit, au bon moment.

Le privilège d'être traversé par la beauté sauvage.

Avec ou sans photo.

LE LYNX M'A APPRIS LA PATIENCE.

LA PLUIE, L'HUMILITÉ.

ET CE CHEVREUIL MORT, QUE LA NATURE NE FAIT PAS DE CADEAUX.

QU'ELLE EST JUSTE LÀ, INDIFFÉRENTE, MAGNIFIQUE.

ET QU'IL FAUT ACCEPTER DE N'EN RAMENER PARFOIS QUE LE SOUVENIR.

Les traces dans la neige

LA NEIGE CRAQUAIT SOUS MES PAS.

Ce bruit sec, cristallin, que fait la neige froide quand elle n'a pas encore fondu. Chaque pas résonnait dans le silence de l'aube comme une trahison.

Impossible d'être discret. Impossible de se fondre dans le paysage.

J'aurais dû faire demi-tour.

Mais les traces étaient là, juste devant moi, et je ne pouvais pas m'en détacher.

Elles se croisaient dans la neige vierge comme une calligraphie mystérieuse.

D'abord, celles du renard — nettes, légères, alignées en ligne presque droite.

La signature d'un animal qui sait exactement où il va.

Puis d'autres. Plus larges. Plus espacées. Des coussinets ronds, quatre doigts serrés. Pas de griffes visibles.

Un chat sauvage.

Mon cœur s'est serré. Le chat sauvage, fantôme parmi les fantômes. Celui qu'on cherche pendant des années sans jamais le croiser.

Et puis, un peu plus loin, là où la forêt s'épaississait — deux autres traces.

Plus grandes. Plus profondes.

Des lynx.

Deux lynx.

La différence de taille était évidente. Une femelle et son petit, certainement.

Ils avaient marché côte à côte un moment, puis s'étaient séparés, puis s'étaient retrouvés.

Leurs empreintes racontaient une histoire nocturne dont j'étais le lecteur matinal, décalé, inutile.

J'ai regardé ma montre.

J'avais des obligations. Le quotidien qui attendait en bas. Les choses à faire, les gens à voir, la vie normale qui ne s'arrête pas parce qu'on a trouvé des traces dans la neige.

J'ai regardé les empreintes.

J'ai pris ma décision.

J'ai suivi.

Kilomètre après kilomètre, je me suis enfoncé dans la forêt.

La neige craquait toujours sous mes pas — ce bruit ridicule qui annonçait ma présence à des kilomètres à la ronde.

Toute discrétion était impossible. Si les lynx étaient encore là, ils m'avaient entendu depuis longtemps.

Mais je continuais quand même.

Obsédé.

Les traces montaient, descendaient, traversaient des pentes abruptes.

Parfois elles disparaissaient sous un arbre, puis réapparaissaient de l'autre côté.

Parfois elles s'arrêtaient net — un affût, un repos, un moment d'observation — puis reprenaient.

Je suivais leur parcours nocturne comme on suit un fil invisible.

À un moment, j'ai vu de l'urine dans la neige.

Jaune vif contre le blanc immaculé.

Un marquage de territoire.

Un message laissé à d'autres lynx, à d'autres prédateurs. Une frontière invisible tracée dans cette immensité blanche.

Je me suis accroupi. J'ai regardé cette trace de vie.

Cette preuve que quelque chose de sauvage était passé ici, avait vécu ici, avait marqué son monde de son odeur.

Et moi, j'étais là, à genoux dans la neige, à contempler de l'urine de lynx comme s'il s'agissait d'un trésor.

Plus loin, un lièvre a jailli devant moi.

Blanc sur blanc. Une boule de fourrure qui a explosé hors d'un buisson et disparu en quelques bonds nerveux.

Mon cœur a fait un bond aussi. Pendant une fraction de seconde, j'ai cru.

J'ai cru que c'était eux.

Que j'allais les voir.

Mais non.

Juste un lièvre. Juste une autre vie qui fuyait ma présence bruyante et maladroite.

J'ai continué jusqu'à ce que les traces s'effacent.

Là où la forêt devenait trop dense, là où le vent avait soufflé plus fort, là où la neige s'était accumulée différemment.

À un moment, les empreintes se sont tout simplement évanouies, comme si les lynx s'étaient envolés.

Ou comme s'ils m'avaient suffisamment entendu venir pour prendre un autre chemin.

Je me suis arrêté.

Épuisé. Gelé. Les obligations du quotidien pesant sur mes épaules comme une dette qu'il faudrait bientôt payer.

Pas d'image.

Pas de rencontre.

Juste des traces. Des kilomètres de traces.

Et cette obsession totalement inutile qui m'avait fait traverser une immense forêt pour rien.

En redescendant, j'ai pensé à ce que les gens diraient.

Qu'est-ce que tu faisais ?

J'ai suivi des traces dans la neige.

Tu as vu quelque chose ?

Non. Rien. Juste des empreintes.

Alors pourquoi ?

Pourquoi.

Cette question que je me pose souvent.

Pourquoi partir à l'aube dans le froid mordant pour suivre des traces qui ne mènent nulle part ?

Pourquoi marcher pendant des heures avec du matériel lourd sur le dos pour ne rien photographier ?

Pourquoi sacrifier le confort, la chaleur, les obligations, juste pour lire une histoire écrite dans la neige par des animaux qui ne savent même pas qu'on les cherche ?

Je ne sais pas.

Ou plutôt si, je sais.

Parce que ces traces, c'est la preuve.

La preuve qu'ils existent. Qu'ils vivent.

Qu'ils chassent, marquent leur territoire, élèvent leurs petits.

Qu'ils traversent ces forêts que je connais par cœur, mais qu'eux connaissent autrement — dans l'obscurité, dans le silence, avec des sens que je n'aurai jamais.

Ces empreintes dans la neige, c'est leur signature.

Et même si je ne les vois pas, même si je ne les photographie jamais, je sais qu'ils sont là.

Ça me suffit.

Enfin, presque.

Ce matin-là, je suis rentré bredouille.

Les mains vides, les pieds gelés, en retard pour tout ce que j'avais à faire.

Mais je portais quelque chose avec moi.

L'image de ces traces qui se croisaient dans la neige.

Le renard, le chat sauvage, les deux lynx.

Toute une communauté nocturne qui vit sa vie pendant que je dors.

Et cette certitude tremblante : ils sont là.

Même si je ne les vois pas.

Même si je ne les verrai peut-être jamais.

Ils sont là.

Parfois, la neige tombe et efface tout.

Les traces disparaissent. L'histoire s'interrompt. Le récit nocturne redevient mystère.

Mais moi, je sais.

Je sais que demain matin, ou la semaine prochaine, ou l'hiver prochain, il y aura de nouvelles traces.

Et que je les suivrai encore.

Avec la même obsession inutile.

Avec le même poids du quotidien sur les épaules.

Avec la même certitude que je ne verrai rien.

Mais que je verrai quand même.

Tout.

LA NEIGE M'A APPRIS LA LECTURE.

LES TRACES, LA PATIENCE.

ET L'ABSENCE, QU'ELLE EST AUSSI UNE FORME DE PRÉSENCE.

QUE PARFOIS, SAVOIR QU'ILS EXISTENT SUFFIT.

QUE PARFOIS, LES SUIVRE DANS LE VIDE, C'EST DÉJÀ LES RENCONTRER.

Le loup sous mes pieds

LES CHIENS HURLAIENT DEPUIS UNE HEURE.

Peut-être plus.

Là-bas, tout au fond de la vallée adjacente, invisibles mais omniprésents, les patous donnaient de la voix avec cette insistance qui finit par vous vriller les nerfs.

Un aboiement continu, grave, qui résonnait contre les parois rocheuses et remontait jusqu'à moi.

J'essayais de ne pas y penser.

J'étais venu pour faire un sommet — un peu engagé, le genre d'ascension où il faut aimer le vide et ne pas trop réfléchir.

Le plan était simple : monter, toucher le cairn, redescendre par l'arête pour boucler en circuit. Une journée parfaite dans mes montagnes.

Mais ces chiens. Ces maudits chiens qui n'arrêtaient pas.

L'arête était étroite.

Des deux côtés, le monde tombait dans le néant.

Sous mes pieds, un chaos de blocs instables, de plaques de schiste qui glissent au moindre faux pas.

Le genre d'endroit où on regarde où on met les pieds.

Où on avance lentement, avec méthode.

Je progressais, concentré sur chaque prise, quand j'ai senti plus que vu un mouvement.

Quelque chose qui traversait les rochers en contrebas.

J'ai levé les yeux.

Et mon cœur s'est arrêté.

Un loup.

Un gros mâle.

Massif. Le pelage gris-fauve strié de noir. La démarche souple, économe, cette élégance naturelle des grands prédateurs.

Il se faufilait entre les blocs de pierre avec une aisance qui rendait ma propre progression ridicule.

Il ne m'avait pas vu.

Ou plutôt — et c'est ce qui m'a glacé le sang — il m'avait vu depuis longtemps.

Il savait exactement où j'étais. Mais il s'en fichait.

Il passait. Juste en dessous. À cent mètres.

Peut-être moins.

J'ai voulu bouger. Attraper l'appareil. Cadrer. Déclencher.

Mais mes mains étaient agrippées à la roche.

Mon sac était sur mon dos.

Mon boîtier, inaccessible. Et de toute façon, le temps que je le sorte, que je règle quoi que ce soit, il serait déjà loin.

Alors je suis resté figé.

Les doigts enfoncés dans la pierre, le souffle coupé, à regarder ce fantôme gris traverser mon champ de vision comme si je n'existais pas.

En bas, très loin, les chiens continuaient d'aboyer.

Et soudain, j'ai compris.

C'était lui qu'ils appelaient.

Lui qu'ils sentaient. Lui qu'ils traquaient depuis des heures, avec cette obstination ancestrale des gardiens de troupeaux face à l'ennemi immémorial.

Mais lui était là-haut. Hors de portée. Inaccessible.

Tranquille.

Il a disparu entre deux blocs, avalé par l'ombre des rochers, et je ne l'ai plus revu.

Les chiens ont continué d'aboyer encore longtemps.

Moi, je suis resté planté sur mon arête, le cœur battant à me faire mal, les jambes tremblantes — pas à cause du vide, mais à cause de lui.

Je suis redescendu dans un état second.

Pas d'image. Même pas une tentative. Rien que ce souvenir brûlant gravé dans ma chair :
un loup.

Sous mes pieds.

À portée de regard.

Tellement proche que j'aurais pu entendre sa respiration si le vent n'avait pas tout emporté.

Quand j'ai raconté ça à un ami, il n'a pas vraiment cru. Ou plutôt, il a fait semblant de croire.

Parce qu'un loup en plein jour, à découvert, en train de traverser une arête — qui croirait ça sans preuve ?

Qui croirait qu'on peut croiser l'un des animaux les plus mythiques des Alpes sans avoir une seule photo à montrer ?

Une semaine plus tard, on est montés, un ami et moi, ensemble au Grand Pinier.

Une ascension pas moins douce. Pas moins technique.

Le genre de sortie où on peut se permettre de parler, de regarder autour de soi, de ne pas être constamment en tension, mais où il faut faire attention.

On marchait en direction des premiers lacs quand je lui ai dit : « Regarde. »

Il a levé les yeux.

Sur une barre rocheuse, à une centaine de mètres, il y avait quelque chose.

Un animal.

Ma première pensée a été :

un renard.

La silhouette, la taille, la couleur. Ça ressemblait à un renard. Mais quelque chose clochait. La démarche. Les proportions. Le port de tête.

J'ai sorti le boîtier.

Un 24-70mm. Rien d'extraordinaire. Trop court pour de l'animalier. Mais c'est ce que j'avais.

J'ai cadré. J'ai zoomé au maximum. J'ai déclenché.

Et c'est seulement en regardant l'écran que j'ai compris.

Ce n'était pas un renard.

C'était un jeune loup.

Mon ami est resté sans voix.

Moi, j'avais les mains qui tremblaient.

Pas à cause de l'émotion — enfin, pas seulement. Mais parce que je venais de comprendre quelque chose.

Ils étaient là.

Les loups étaient revenus dans mes montagnes.

Pas comme des légendes.

Pas comme des rumeurs qu'on chuchote au coin du feu.

Mais comme des êtres de chair, d'os, de muscle. Des animaux qui respirent, chassent, traversent les arêtes, surveillent les humains qui s'aventurent sur leur territoire.

Et ils ne demandaient rien. Ni permission, ni reconnaissance.

Ils reprenaient juste leur place.

La photo que j'ai ramené ce jour-là est médiocre.

L'animal est loin. Trop loin. On distingue mal sa silhouette, ses oreilles dressées, son allure de canidé sauvage.

Mais on ne voit pas son regard. On ne sent pas sa présence.

On ne voit pas ce que j'ai vu.

Cette grâce.

Cette liberté souveraine.

Cette façon qu'il avait de se mouvoir dans son monde comme s'il en était le prince discret.

Quand je regarde cette image, je ne pense pas à sa qualité technique.

Je pense au gros mâle sous mes pieds.

Celui que je n'ai pas photographié.

Celui qui m'a laissé le voir passer sans jamais m'accorder un regard.

Celui que les chiens appelaient dans le vide.

Celui qui m'a rappelé que la nature ne se laisse pas capturer — même quand on a l'appareil en main, même quand on est prêt, même quand on veut de toutes ses forces ramener une preuve.

Parce que la vraie preuve, elle est ailleurs.

Elle est dans le frisson qui parcourt l'échine quand on croise un prédateur.

Dans le silence qui suit sa disparition.

Dans cette certitude tremblante, intime, que quelque chose de sauvage existe encore.

Et qu'on a eu la grâce d'en être témoin.

Je rêve encore de loups.

La nuit, parfois, je les vois traverser mes montagnes.

Je les suis sur les arêtes, dans les éboulis, à travers les forêts de mélèzes.

Et toujours, toujours, ils sont juste hors de portée.

Juste assez loin pour que l'image reste floue.

Juste assez proches pour que je n'oublie jamais.

Alors je retourne là-haut.

Avec mon appareil. Avec mes objectifs. Avec l'espoir obstiné de croiser à nouveau ce regard qui ne se laisse pas capturer.

Mais au fond, je sais.

Je sais que les plus belles rencontres ne laissent pas de traces.

Qu'elles ne laissent que des souvenirs brûlants.

Et des chiens qui hurlent dans le lointain.

LE LOUP M'A APPRIS L'HUMILITÉ.

QUE MÊME QUAND ON EST PRÊT, LA NATURE DÉCIDE.

QU'IL Y A DES CHOSES QU'ON NE PEUT PAS POSSÉDER.

SEULEMENT EFFLEURER.

ET QUE C'EST SUFFISANT.

PLUS QUE SUFFISANT.

C'EST TOUT.

L'herbe était parfaite

J'AVAIS ENFIN LE BON MATÉRIEL.

Un 500mm AFS. Autofocus rapide. Stabilisé. Lumineux.

Le genre d'objectif dont j'avais rêvé pendant dix ans avec mon vieux 400mm manuel.

Ce matin-là, tout était réuni.

Le renard était là, à découvert, dans la lumière parfaite de l'aube.

À bonne distance.

Pas farouche. Il reniflait le sol, levait la tête, reniflait encore.

J'avais le temps. J'avais la lumière. J'avais l'animal.

J'avais enfin l'objectif qui allait tout changer.

Je cadre. Je déclenche la mise au point automatique.

L'objectif se met à mouliner.

Ce bruit caractéristique du moteur qui cherche, qui hésite, qui tâtonne.

Je regarde dans le viseur.

Le collimateur est sur le renard. Exactement sur lui. Sur son pelage roux, sur son œil vif, sur sa silhouette parfaite.

Mais l'objectif cherche ailleurs.

Il cherche.

Et cherche.

Et cherche encore.

Le moteur tourne dans le vide. Le collimateur clignote. L'objectif pompe d'avant en arrière, sans jamais accrocher.

Le renard lève la tête. Il me regarde. Il sait que je suis là.

L'objectif continue de mouliner.

Je me mords la lèvre. J'essaie de rester calme. Je réessaie.

Clic. Le collimateur devient vert.

Enfin !

Je déclenche.

En rentrant, j'ouvre les images avec l'excitation d'un gamin le matin de Noël.

Le renard est sur la photo.

Parfaitement cadré.

À la bonne distance.

Dans une lumière magnifique.

Mais il est flou.

Complètement flou.

Parce que l'autofocus a fait le point sur l'herbe.

Sur l'herbe, juste devant lui.

Une herbe nette, tranchante, d'une précision chirurgicale.

Une herbe si nette qu'on pourrait compter les brins.

Pendant que le renard, lui, ressemble à une aquarelle.

L'herbe était parfaite.

Absolument parfaite.

Le renard, non.

J'ai passé dix ans avec un objectif manuel à rater des photos à cause de mes mains trop lentes, de mes doigts trop maladroits, de ma mise au point approximative.

Et maintenant que j'ai enfin le bon matériel — le matériel moderne, performant, celui qui est censé tout faciliter — il rate les photos à ma place.

Il choisit l'herbe.

L'herbe devant le renard.

L'herbe à côté du lynx.

L'herbe au lieu de l'animal que j'ai passé des heures à attendre.

Il paraît que c'est une question de contraste.

Que l'autofocus cherche des zones contrastées pour accrocher.

Que l'herbe, avec ses lignes verticales bien définies, offre un meilleur contraste que le pelage d'un animal.

Que c'est normal. Que c'est technique. Que c'est prévisible.

Mais savoir ça ne rend pas la photo moins floue.

Ça ne ramène pas le renard dans la zone de netteté.

Ça n'efface pas la frustration d'avoir eu LE moment — et de l'avoir raté quand même.

Parce que c'est ça, la vérité.

On peut avoir le meilleur matériel du monde.

On peut dépenser des milliers d'euros.

On peut avoir l'autofocus le plus rapide, la stabilisation la plus efficace, le capteur le plus sensible.

Mais la nature reste imprévisible.

La lumière reste capricieuse.

Les animaux restent sauvages.

Et l'autofocus, parfois, choisit l'herbe.

Alors on apprend à composer avec.

On apprend à passer en mise au point manuelle quand l'autofocus s'acharne sur le mauvais sujet.

On apprend à choisir le bon collimateur, à vérifier la zone de netteté avant de déclencher.

On apprend qu'aucun matériel ne remplacera jamais la vigilance, l'attention, le regard critique.

Que la technologie aide.

Mais qu'elle ne fait pas tout.

Et qu'elle ne fera jamais tout.

Ce renard dans l'herbe floue, je l'ai gardé.

Pas pour le montrer. Pas pour le publier.

Juste pour me rappeler.

Me rappeler que même avec le bon matériel, on rate.

Que l'échec fait partie du métier.

Que la photo parfaite n'existe pas — ou si rarement.

Et que parfois, l'herbe gagne.

Depuis ce jour, je vérifie toujours deux fois.

Je regarde dans le viseur avec méfiance, même quand le collimateur est vert.

Je zoome sur l'écran après chaque série pour m'assurer que c'est bien l'animal qui est net, pas ce qui l'entoure.

Parce que l'herbe est patiente.

Elle ne bouge pas.

Elle ne fuit pas.

Elle attend juste que l'objectif la choisisse.

Et souvent, il la choisit.

L'herbe était parfaite.

Le renard était flou.

Et j'ai compris que peu importe le matériel, peu importe le prix, peu importe la technologie

La nature trouvera toujours un moyen de nous rappeler qu'elle ne se laisse pas capturer facilement.

Même quand tout semble aligné.

Même quand on a fait ce qu'il fallait.

Même quand on a enfin le bon objectif.

L'AUTOFOCUS M'A APPRIS L'HUMILITÉ.

L'HERBE, LA VIGILANCE.

ET LE RENARD FLOU, QU'ON N'A JAMAIS FINI D'APPRENDRE.

QUE CHAQUE SORTIE EST UNE NOUVELLE LEÇON.

MÊME — SURTOUT — QUAND ON CROIT MAÎTRISER.

PARTIE III

— CE QUI RESTE —

Quand on redescend transformé

Le faucon que je n'ai pas dérangé

IL Y A DES ENDROITS QU'ON APPELLE SECRETS, MÊME QUAND ILS NE LE SONT PAS VRAIMENT.

Ce coin de falaise, je l'avais découvert lors d'une sortie d'escalade avec un ami.

Un de ces lieux qui ne figurent sur aucun topo, où l'on arrive par un cheminement détourné, où l'on se sent seul au monde — jusqu'à ce qu'un coup de feu claque dans le lointain et rappelle que les chasseurs, eux, connaissent tous les recoins.

Mais ce jour-là, en grim pant, j'avais vu autre chose.

Un faucon pèlerin.

Sur son lardoire.

Le lardoire, c'est ce rocher où les rapaces déposent leurs proies.

Un promontoire naturel, souvent le même, utilisé pendant des années. On le reconnaît aux plumes éparpillées, aux restes de squelettes, aux traces de sang séché sur la pierre. C'est leur garde-manger. Leur royaume.

Et lui était là, posé, royal, en train de dépecer quelque chose — un pigeon, peut-être, ou une grive. Les serres enfoncées dans la chair, le bec rouge de sang, totalement absorbé par son repas.

Je l'avais observé depuis la paroi, suspendu à mes prises, fasciné.

Et je m'étais dit : il faut que je revienne.

Il m'a fallu des semaines pour planifier.

L'accès était long. Très long. Plusieurs heures de marche par un sentier qui n'en était plus vraiment un, puis une approche délicate sur des éboulis instables. Loin de tout. Difficile. Le genre d'effort qui vous use avant même d'avoir sorti l'appareil.

Mais j'y suis allé.

Avec mon sac chargé de matériel, les jambes qui brûlent, le souffle court. Motivé par cette

image que je portais en tête : le faucon sur son lardoire, la lumière rasante, la falaise en arrière-plan.

J'ai atteint le sommet de la barre rocheuse.

Et il était là.

Juste en dessous de moi.

À quelques mètres.

En contrebas, sur son rocher habituel, exactement comme je l'avais imaginé.

Le cœur battant, j'ai commencé à sortir l'appareil. Lentement. Très lentement. Chaque geste mesuré pour ne pas faire de bruit, ne pas créer de mouvement brusque.

Il n'avait pas levé la tête.

Pas encore.

Je me suis allongé sur la roche. J'ai posé le boîtier devant moi. J'ai regardé dans le viseur.

Et là, j'ai compris.

J'étais trop près.

Bien trop près.

Si je bougeais, si je déclenchais, il partirait. C'était une certitude. Le moindre mouvement, le moindre bruit — même le clac de l'obturateur — et il s'envolerait.

Et il ne reviendrait peut-être jamais.

Parce que je l'aurais trahi.

Parce que j'aurais transformé son sanctuaire en lieu de dérangement.

Parce que j'aurais fait passer mon désir d'image avant son besoin de tranquillité.

Je suis resté figé.

Allongé sur la roche chaude, l'appareil devant moi, le doigt au-dessus du déclencheur.

Je le regardais.

Lui ne me voyait pas — ou faisait semblant de ne pas me voir. Il continuait son repas, méthodique, concentré. Le bec qui arrache, les serres qui maintiennent, les plumes qui volent au vent.

C'était magnifique.

C'était exactement ce que j'étais venu chercher.

Mais je n'ai pas déclenché.

Pas parce que je ne pouvais pas.

Pas parce que la lumière était mauvaise ou que l'angle ne convenait pas.

Mais parce que quelque chose en moi refusait.

Quelque chose qui me disait : Ce moment n'est pas pour toi.

Il lui appartient.

Tu es ici en invité. En observateur. Pas en prédateur.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté là.

Peut-être dix minutes. Peut-être vingt.

À un moment, il a levé la tête. Il m'a regardé. Ses yeux noirs, perçants, implacables. Un regard de rapace qui évalue une menace.

Je n'ai pas bougé.

Il a attendu. Moi aussi.

Puis il a repris son repas.

Quand il est enfin parti — d'un coup d'aile puissant, silencieux, disparaissant dans le vide

de la falaise — j'ai rangé mon appareil.

Pas d'image.

Pas même une tentative.

Juste ce moment suspendu où j'ai choisi de ne pas faire ce pour quoi j'étais venu.

En redescendant, je me suis senti étrangement léger.

Pas déçu. Pas frustré.

Juste... en paix.

Parce que j'avais pris la bonne décision.

Celle qui respectait l'animal plus que mon ego.

Celle qui protégeait son espace plus que ma collection d'images.

Celle qui acceptait que certains moments ne doivent pas être capturés, mais simplement vécus.

Au loin, les coups de feu continuaient de claquer.

Des chasseurs dans la vallée, quelque part, qui traquaient ce qui reste de sauvage dans ces montagnes déjà tellement parcourues, tellement fragmentées.

Et moi, je redescendais avec les mains vides.

Mais avec la certitude d'avoir laissé quelque chose d'intact.

Un faucon sur son lardoire.

Un lieu secret qui le resterait.

Un espace de liberté que je n'avais pas violé.

Je n'y suis jamais retourné.

Pas parce que l'accès était trop long, trop difficile.

Mais parce que je n'en avais plus besoin.

J'avais eu ce que j'étais venu chercher — même sans l'image.

J'avais eu le privilège de le voir vivre.

De l'observer dans son intimité.

De me tenir à la frontière invisible entre le désir de capturer et le respect de laisser être.

Il y a des photos qu'on ne prend pas par impossibilité technique.

Il y a celles qu'on ne prend pas par malchance.

Et puis il y a celles qu'on ne prend pas par choix.

Parce qu'on comprend, à cet instant précis, que déclencher serait une intrusion.

Que la nature ne nous doit rien.

Qu'elle nous fait déjà un cadeau immense en se laissant approcher.

Et que parfois, le plus grand respect qu'on puisse lui témoigner, c'est de ranger l'appareil.

De regarder.

De respirer.

De remercier silencieusement.

Et de partir.

Le faucon est peut-être encore là-bas.

Sur son lardoire.

Dans son coin «secret» que les coups de feu trahissent mais que je n'ai jamais trahi.

Et quelque part, ça me rend heureux.

De savoir qu'il existe un endroit où j'aurais pu prendre une photo magnifique.

Mais où j'ai choisi de ne pas le faire.

Où j'ai choisi autre chose.

Quelque chose de plus grand que l'image.

LE FAUCON M'A APPRIS LE RESPECT.

LA FALAISE, LA RETENUE.

ET CE MOMENT SUR LA ROCHE CHAUDE, QUE CERTAINES CHOSES SONT PLUS PRÉCIEUSES QUAND ON LES LAISSE INTACTES.

QUE PARFOIS, NE PAS DÉCLENCHER, C'EST LA PLUS BELLE IMAGE QU'ON PUISSE RAMENER.

CELLE QU'ON GARDE POUR SOI.

CELLE QUI NE SE PARTAGE PAS.

CELLE QUI RESTE.

Ce que j'ai vu et que personne ne verra

IL Y A DES IMAGES QUI N'EXISTENT QUE DANS MA MÉMOIRE.

Pas parce que je les ai ratées techniquement.

Pas parce que le matériel m'a trahi.

Mais parce qu'elles n'ont jamais été destinées à être photographiées.

Le chevreuil qui s'étire au premier rayon de soleil, dans une clairière où je n'aurais jamais dû être.

La martre des pins qui joue avec ses petits, à vingt mètres de mon affût, pendant que mon appareil est rangé dans le sac.

Le ballet de trois aigles au-dessus d'un col, un soir d'orage, alors que je redescendais sans matériel.

La brume qui se lève sur le lac, avec les cerfs qui traversent en file indienne, fantômes dans le brouillard.

Le lynx qui passe sous mes pieds, si près que j'aurais pu le toucher, pendant une pause où j'avais posé l'appareil pour manger.

Ces moments-là, personne ne les verra jamais.

Il n'y aura pas d'image à partager sur Instagram.

Pas de post viral. Pas de commentaires émerveillés. Pas de likes.

Juste moi.

Juste ma mémoire.

Juste ce privilège silencieux d'avoir été là, au bon endroit, au bon moment, sans témoin, sans preuve.

Et c'est peut-être mieux comme ça.

Parce qu'il y a quelque chose de sacré dans ces instants non partagés.

Quelque chose qui m'appartient entièrement.

Que personne ne peut questionner, critiquer, comparer.

Que personne ne peut dévaluer en disant : «La composition aurait pu être meilleure.»

Ou : «Dommage, c'est un peu flou.»

Ou : «J'ai vu mieux sur tel autre compte.»

Ces images-là, dans ma tête, elles sont parfaites.

Elles restent intactes.

Elles ne vieillissent pas. Elles ne se pixellent pas. Elles ne se démodent pas.

Elles vivent dans une partie de moi que personne ne peut atteindre.

Et elles y resteront jusqu'à ce que je disparaisse.

Parfois, je me demande si c'est ça, le vrai luxe.

Pas d'avoir la plus belle photo.

Mais d'avoir le plus beau souvenir.

Celui qu'on ne montre à personne.

Celui qu'on garde précieusement, égoïstement.

Celui qui nous fait sourire tout seul, des années plus tard, quand quelque chose — une odeur, une lumière, un silence — le réveille.

Je me souviens d'un matin où j'ai vu un renardeau jouer avec une plume.

Pendant dix minutes, peut-être quinze, il l'a lancée en l'air, l'a rattrapée, l'a poursuivie quand le vent l'emportait.

Je n'ai pas sorti l'appareil.

Pas par oubli. Pas par flemme.

Mais parce que j'ai senti, instinctivement, que ce moment ne devait pas être capturé.

Qu'il devait rester là, entre lui et moi.

Que le filmer, le photographier, ce serait le trahir.

Aujourd'hui, personne ne sait que ce renardeau existe.

Personne ne saura jamais qu'il a joué avec une plume dans la lumière dorée d'un matin de juin.

Mais moi, je le sais.

Et ça suffit.

Il y a aussi cette nuit où j'ai vu une chouette chevêche chasser à la frontale.

Je marchais pour rentrer, tard, après un affût raté.

La lampe éclairait le chemin devant moi.

Et elle est arrivée.

Attirée par la lumière — ou par les insectes qu'elle attirait.

Elle virevoltait autour de moi, silencieuse, fantomatique.

Elle se posait sur les piquets, sur les branches basses, me regardait avec ses grands yeux jaunes.

Pendant vingt minutes, elle m'a accompagné.

Comme si j'étais devenu, temporairement, une partie de son terrain de chasse.

Je n'ai pas pris une seule photo.

Parce que mon matériel était déjà rangé.

Parce que la nuit était trop noire de toute façon.

Mais surtout parce que ce moment était trop étrange, trop inattendu, trop précieux pour être interrompu.

Alors je me suis contenté de marcher.

Et elle m'a suivi.

Jusqu'à la lisière de la forêt.

Puis elle a disparu.

Personne ne croira jamais vraiment cette histoire.

Parce que sans photo, dans notre époque, rien n'existe.

Si ce n'est pas documenté, partagé, liké, c'est comme si ça ne s'était jamais produit.

Mais je m'en fiche.

Parce que moi, je sais.

Je sais ce que j'ai vu.

Je sais ce que j'ai vécu.

Et cette certitude me suffit.

On me demande souvent combien de photos j'ai dans mes archives.

Des dizaines de milliers, probablement.

Vingt ans de terrain. Des centaines de sorties. Des milliers d'heures d'affût.

Mais les images les plus précieuses ne sont pas sur mes disques durs.

Elles sont là, quelque part entre mes tempes et mon cœur.

Gravées dans une mémoire que personne ne pourra jamais pirater, effacer, voler.

Le photographe de nature, on le voit comme quelqu'un qui capture.

Qui fige. Qui possède.

Qui ramène des trophées visuels de ses expéditions.

Mais on oublie l'autre versant du métier.

Celui qui consiste à être témoin.

À voir sans prendre.

À vivre sans fixer.

À accepter que certaines beautés ne soient pas faites pour être partagées.

Qu'elles sont faites pour être vécues. Point.

Je ne regrette aucune de ces images non prises.

Au contraire.

Elles me rappellent pourquoi je fais ça.

Pas pour le portfolio.

Pas pour les réseaux sociaux.

Pas pour prouver quoi que ce soit à qui que ce soit.

Mais pour être là.

Simplement là.

À la bonne place, au bon moment.

Témoin privilégié d'une beauté qui ne me doit rien.

Qui ne m'attend pas.

Qui existe indépendamment de moi.

Et quand je suis vieux — si j'ai cette chance — je sais que je ne me souviendrai pas de mes meilleures photos.

Je me souviendrai de ces moments-là.

Ceux qui n'ont pas de fichier JPEG associé.

Ceux qui n'ont jamais été retouchés, recadrés, postés.

Ceux qui restent bruts, intacts, parfaits dans leur imperfection mémorielle.

Le chevreuil qui s'étire.

La martre et ses petits.

Les trois aigles dans l'orage.

Les cerfs dans la brume.

La chouette qui m'a suivi.

Le renardeau et sa plume.

Ces images-là, personne ne les verra jamais.

Sauf moi.

Et c'est peut-être le plus beau cadeau que la nature m'ait fait.

LA MÉMOIRE M'A APPRIS LA POSSESSION AUTREMENT.

LE SECRET, SA VALEUR.

ET L'INVISIBLE, QU'IL EXISTE.

QU'IL A EXISTÉ.

ET QUE C'EST SUFFISANT.

Mon père, la lumière et moi

IL Y A UNE ODEUR QUE JE N'OUBLIERAI JAMAIS.

Celle des bains de développement dans le garage.

Ce mélange âcre de révélateur, de fixateur, d'acide acétique qui prenait à la gorge et qui signalait les soirées où mon père disparaissait dans le noir.

La lumière rouge.

Le silence concentré.

Les négatifs qui pendaient comme du linge.

Les images qui apparaissaient lentement dans le bain, comme par magie.

Je ne comprenais pas tout.

Mais je regardais.

Et quelque chose s'imprimait en moi, aussi sûrement que ces images sur le papier photographique.

Mon père était — est encore — photographe.

Amateur, mais excellent.

Un de ces photographes qui font des images justes sans se poser mille questions techniques.

Qui voient la lumière instinctivement.

Qui savent attendre le bon moment sans consulter leur montre.

Il photographiait la nature.

Les montagnes, surtout.

Les chamois dans leur élément. Les paysages des Hautes-Alpes.

Ces lumières d'altitude que seuls ceux qui montent là-haut connaissent vraiment.

On n'est pas sortis ensemble aussi souvent qu'on l'aurait voulu.

La vie, les obligations, les emplois du temps qui ne coïncident jamais parfaitement.

Mais les quelques fois où on est montés ensemble — adolescent, l'appareil de mon père en bandoulière, moi qui suivais en essayant de ne pas trop traîner — ces moments-là sont gravés.

Pas dans une carte mémoire.

Dans quelque chose de plus profond.

Je me souviens du silence.

Lui qui marchait devant, scrutant le terrain, anticipant où les chamois pourraient être.

Pas de grandes explications. Pas de cours magistral sur la composition ou l'exposition.

Juste sa façon de se déplacer. De s'arrêter. De regarder la lumière. D'attendre.

Et moi, derrière, qui apprenais sans savoir que j'apprenais.

Et puis il y avait le pâté.

Le pâté maison de «la mère» qu'on sortait là-haut, au sommet, quand on avait enfin gagné l'altitude et le droit de souffler.

Ce goût-là, personne ne peut le comprendre s'il ne l'a pas vécu.

Ce n'est pas juste du pâté.

C'est la récompense de l'effort. C'est le partage silencieux. C'est la montagne qui devient hospitalière parce qu'on y mange quelque chose fait à la maison.

C'est un morceau de ce qu'on est, là-haut, dans le vent.

Mon père ne m'a pas vraiment appris la technique.

Pas de leçons formelles. Pas de transmission méthodique.

Ça, je l'ai appris seul. À coups d'essais, d'erreurs, de manuels feuilletés, de forums consultés tard le soir.

La technique, c'est mon affaire.

Mon obsession solitaire.

Mais ce qu'il m'a transmis, c'est autre chose.

Le regard.

Cette façon de voir la lumière avant de voir le sujet.

De sentir quand le moment approche, avant même qu'il se produise.

D'être patient sans s'impatienter.

De respecter ce qu'on photographie.

La sensibilité.

Comprendre qu'une photo, ce n'est pas juste une image bien exposée et bien cadrée.

C'est quelque chose qui doit parler. Qui doit transmettre une émotion, un instant, une présence.

Sinon, ce n'est qu'un document.

Et surtout, il m'a transmis l'amour de la nature.

Pas par des discours.

Mais en m'emmenant là-haut.

En me montrant, par sa simple présence silencieuse, que c'est là qu'il se sentait bien.

Que c'est là qu'il trouvait quelque chose d'essentiel.

Aujourd'hui, il photographie encore.

Pour le plaisir. Sans pression. Sans clients. Sans deadlines.

Il est passé au numérique, comme tout le monde. Il suit la technologie, se tient au courant, reste curieux.

Et il suit mon travail.

Je ne sais pas exactement ce qu'il en pense.

On ne parle pas beaucoup de ces choses-là, lui et moi.

Mais je sais qu'il regarde mes images.

Qu'il voit ce que je fais.

Et quelque part, ça compte plus que n'importe quelle reconnaissance extérieure.

Parce qu'il sait.

Il sait ce que ça coûte, une image.

Il sait ce que c'est que de monter dans le froid, d'attendre des heures, de rater cent fois avant de réussir une fois.

Il sait tout simplement.

Je suis devenu professionnel.

J'ai pris un chemin qu'il n'a pas pris.

J'ai fait de cette passion un métier, avec tout ce que ça implique de contraintes, d'exigences, de compromis.

Mais au fond, quand je suis là-haut, seul dans un affût glacé à cinq heures du matin —

Je retrouve ce qu'il m'a montré.

Ce silence.

Cette patience.

Cette façon de ne faire qu'un avec le paysage.

On n'a pas fait autant de sommets ensemble que je l'aurais voulu.

Pas autant de randos. Pas autant de sorties montagne.

La vie en a décidé autrement.

Mais les quelques fois où on l'a fait — ces matins-là, ces sommets-là, ce pâté-là —

Ils valent mille autres sorties.

Parce que c'est avec lui que tout a commencé.

Mon père ne m'a pas appris la photographie.

Il m'a appris à regarder.

À sentir la lumière.

À attendre sans s'énerver.

À respecter ce qu'on observe.

Et ça, c'est ce qu'aucun stage, aucun tutoriel, aucun livre ne pourra jamais enseigner.

Parce que ça ne s'apprend pas.

Ça se transmet.

Silencieusement.

Par imprégnation.

Par ces moments passés côte à côte, à regarder dans la même direction.

Aujourd'hui, quand je photographie un chamois sur une crête alpine, je pense à lui.

Quand j'attends que la lumière soit juste, je pense à lui.

Quand je rentre avec une belle image, je pense à lui.

Pas parce qu'il m'a dit quoi faire.

Mais parce qu'il m'a montré comment être.

Il m'a donné le regard.

J'ai inventé le reste.

Mais sans ce regard-là — sans cette sensibilité héritée, sans cette patience transmise —

Rien de ce que je fais aujourd'hui n'existerait.

Je ne lui ai jamais vraiment dit merci.

On n'est pas comme ça, lui et moi.

On ne fait pas de grandes déclarations.

Mais peut-être qu'il lira ces lignes.

Peut-être qu'il comprendra.

Que tout ce que je fais aujourd'hui, c'est un peu grâce à lui.

Que ce métier que j'ai choisi, c'est dans la continuité de ce qu'il m'a montré.

Que chaque matin où je monte dans mes montagnes, je suis aussi un peu ce gamin qui suivait son père sur les sentiers des Hautes-Alpes.

Que l'odeur du labo dans le garage, je la sens encore.

Que le goût du pâté de «la mère» là-haut, je ne l'oublierai jamais.

Que ces rares sorties ensemble comptent plus que toutes les autres.

Alors voilà, Papa.

Si tu lis ces lignes.

Merci.

Merci pour le regard.

Merci pour la patience.

Merci pour la lumière.

Merci de m'avoir emmené là-haut, même si ce n'était pas assez souvent.

Merci de suivre mon travail, même sans rien dire.

Merci d'avoir été ce photographe discret, excellent, qui ne cherchait pas la reconnaissance mais qui savait voir.

Tu m'as donné les fondations.

J'ai construit le reste.

Mais sans toi, il n'y aurait pas de maison.

MON PÈRE M'A APPRIS À VOIR.

LA MONTAGNE, À MARCHER.

ET LE PÂTÉ DE «LA MWÈRE», QUE CERTAINS MOMENTS NE SE PHOTOGRAPHIENT PAS.

QU'ILS SE VIVENT.

ET QU'ILS RESTENT.

POUR TOUJOURS.

Pourquoi j'y retourne

ON ME POSE SOUVENT LA QUESTION.

Après toutes ces années. Après tous ces échecs. Après toutes ces aubes glacées, ces affûts bredouilles, ces images ratées.

Pourquoi je continue ?

Pourquoi je remonte dans mes montagnes ?

Pourquoi je retourne dans les plaines du Bugey ?

Pourquoi je me lève à quatre heures du matin pour peut-être — probablement — ne rien voir ?

La réponse tient en trois mots.

Je suis vivant.

Pas au sens biologique, évidemment.

Mais au sens plein, entier, vibrant du terme.

Quand je suis là-haut, dans le froid, dans l'attente, dans le silence,
je ne pense à rien d'autre.

Les soucis du quotidien s'effacent.

Les obligations, les factures, les rendez-vous, les urgences qui n'en sont pas vraiment,
tout ça disparaît.

Il ne reste que l'instant présent.

Le vent sur ma peau.

Le bruit de ma respiration.

L'attente suspendue.

Et cette possibilité, infime mais réelle, qu'à tout moment, quelque chose de sauvage peut apparaître.

C'est ça qui me fait revenir.

Cette possibilité.

Cette promesse non garantie.

Ce pari que je fais à chaque sortie : Aujourd'hui, peut-être, je verrai quelque chose d'extraordinaire.

Ou peut-être pas.

Mais peut-être oui.

Et c'est suffisant pour que je me lève.

Parce que la nature, c'est mon havre de paix.

Le seul endroit où je n'ai pas besoin d'être quelqu'un.

Où je n'ai pas de rôle à jouer, de masque à porter, de performance à donner.

Je peux juste être là.

Silencieux. Immobile. Présent.

Ni photographe, ni professionnel, ni homme pressé.

Juste un mammifère parmi d'autres.

Un peu gauche, un peu bruyant, mais sincère dans sa volonté de ne pas déranger.

Et puis il y a eux.

Les animaux.

Le loup que je rêve.

Le lynx que j'espère.

L'ours que j'imagine.

Le renard qui me passionne.

Les oiseaux. Les insectes. Les fleurs.

Toute cette vie qui continue, indifférente à nos urgences humaines.

Je ne les photographie pas tous.

Je ne les vois même pas tous.

Mais savoir qu'ils existent, quelque part, là-haut ou là-bas, dans ces forêts, ces plaines, ces sommets — ça change tout.

Ça donne du sens à mes journées.

Ça justifie mes absences.

Ça explique pourquoi je préfère partir seul dans la montagne plutôt que de rester au chaud dans le confort moderne.

Parce qu'eux, ils me rappellent quelque chose d'essentiel.

Que le monde ne tourne pas autour de nous.

Qu'il y a d'autres vies, d'autres priorités, d'autres logiques.

Que la beauté existe sans avoir besoin d'être applaudie.

Que le sauvage persiste, malgré tout, malgré nous.

Et ça me donne de l'espoir.

Pas un espoir naïf, rose, optimiste.

Mais un espoir ancré, tangible, vécu.

L'espoir que tant qu'il y aura des lynx dans le Bugey, des loups dans les Alpes, des gypaètes qui planent au-dessus des cols —

Il y aura encore quelque chose de sauvage à préserver.

Quelque chose de plus grand que nos petites vies humaines.

Quelque chose qui mérite qu'on se lève tôt.

Qu'on ait froid.

Qu'on rate mille photos.

Je suis un éternel émerveillé.

Ce n'est pas une pose.

Ce n'est pas une posture romantique.

C'est un fait.

Après vingt ans de terrain, je devrais être blasé.

Avoir tout vu. Tout photographié. Tout compris.

Mais non.

À chaque sortie, c'est comme la première fois.

Cette excitation d'enfant qui me prend quand je vois des traces fraîches dans la neige.

Ce frisson qui parcourt mon échine quand j'entends un bruit suspect dans les sous-bois.

Cette joie pure, irrationnelle, quand un oiseau se pose à proximité de l'affût.

Je ne m'habitue pas.

Je ne veux pas m'habituer.

Parce que le jour où je ne ressentirai plus ça — ce sera fini.

Je pourrai ranger mon appareil et rester chez moi.

Mais pour l'instant, je ressens encore.

Je m'émerveille encore.

Je suis encore capable de rester bouche bée devant un simple renard qui traverse un champ.

Devant un busard qui chasse.

Devant une fleur qui perce la neige.

Devant la lumière qui change, minute après minute, sur une montagne que je connais par cœur.

Et tant que je ressentirai ça —

J'y retournerai.

Peu importe les échecs.

Peu importe les images ratées.

Peu importe les matins où je rentre bredouille et gelé.

Parce que ce n'est pas l'image que je cherche.

C'est ce moment.

Ce moment où le monde se réduit à l'essentiel.

Où tout devient simple, limpide, évident.

Où je comprends que je suis exactement là où je dois être.

Mes montagnes.

Les Hautes-Alpes de mon adolescence, où tout a commencé avec cet aigle au-dessus de Chabrière.

Ces sommets qui m'ont élevé autant que je les ai gravis.

Ces cols, ces arêtes, ces faces où j'ai appris à avoir peur, à dépasser la peur, à respecter le vide.

Je ne pourrai jamais les quitter vraiment.

Elles sont en moi. Je suis en elles.

Quand je suis loin, elles me manquent physiquement.

Et quand j'y retourne, c'est comme rentrer chez moi.

Même si je n'y habite plus.

Même si des années ont passé.

Elles m'accueillent toujours avec la même indifférence bienveillante.

Et puis il y a le Bugey.

Mes plaines d'adoption.

Moins spectaculaires. Moins photogéniques. Moins célébrées.

Mais tout aussi sauvages, à leur manière.

C'est là que j'ai appris la patience.

Là que j'ai compris que la nature ne se donne pas facilement.

Là que j'ai passé des centaines de matins à attendre ce qui ne venait pas.

Et c'est devenu mon second foyer.

Alors oui, j'y retourne.

Je retourne dans mes montagnes.

Je retourne dans mes plaines.

Je retourne parce que c'est là que je me sens entier.

Parce que c'est là que je trouve ce que je ne cherche même pas consciemment.

La paix.

Le silence.

La connexion.

Pas une connexion wifi.

Pas une connexion sociale.

Mais une connexion profonde, viscérale, avec quelque chose de plus grand que moi.

La terre sous mes pieds.

Le ciel au-dessus de ma tête.

Les animaux qui vivent leur vie sans se soucier de la mienne.

Et dans ces moments-là — ces moments de grâce où tout s'aligne —

Je ne suis plus photographe.

Je ne suis plus spectateur.

Je fais partie du paysage.

Je suis une présence discrète, acceptée, intégrée temporairement à cet écosystème.

C'est pour ça que j'y retourne.

Parce que demain, peut-être, je verrai ce loup de près.

Ou ce lynx qui m'échappe depuis des années.

Ou cet ours que je n'ose même pas espérer.

Ou simplement ce renard, enfin, dans la bonne lumière, au bon moment.

Ou peut-être que je ne verrai rien.

Que je rentrerai bredouille une fois de plus.

Que j'ajouterai une sortie de plus à la liste des échecs.

Mais même dans ce cas —

J'aurai été dehors.

J'aurai respiré l'air froid du matin.

J'aurai vu le soleil se lever.

J'aurai senti mes muscles travailler dans la montée.

J'aurai été vivant.

Pleinement, entièrement, absolument vivant.

Et c'est pour ça que j'y retourne.

Pas pour l'image.

Pour la vie.

LA NATURE M'A APPRIS À VIVRE.

LES ANIMAUX, À ÊTRE PATIENT.

ET L'ÉMERVEILLEMENT, QU'IL NE FAUT JAMAIS LE PERDRE.

QUE C'EST LUI QUI NOUS MAINTIENT DEBOUT.

QUE C'EST LUI QUI DONNE DU SENS.

QUE C'EST LUI, AU FOND, QUI NOUS SAUVE.

JE SUIS UN ÉTERNEL ÉMERVEILLÉ.

ET J'Y RETOURNERAI DEMAIN.





ÉPILOGUE

On m'a souvent demandé pourquoi je continue.

Pourquoi je monte encore dans le froid, dans le noir, avec tout ce poids sur le dos, pour des heures d'attente qui ne donnent rien la plupart du temps.

Pourquoi je rentre bredouille sans me décourager.

Pourquoi je passe plus de temps à rater qu'à réussir.

La réponse est simple.

Et compliquée.

Parce que parfois — rarement, mais parfois — tout s'aligne.

La lumière est juste.

L'animal est là, au bon endroit, au bon moment.

Le matériel fonctionne.

Mes mains ne tremblent pas.

Mon souffle se suspend.

Et l'image advient.

Ces moments-là ne compensent pas les échecs.

Ils ne rachètent pas les milliers d'images floues, les rencontres ratées, les levers à quatre heures pour rien.

Mais ils prouvent quelque chose.

Ils prouvent que c'est possible.

Que la beauté existe.

Qu'elle accepte parfois — rarement, mais parfois — d'être capturée.

Ces images, je les ai payées au prix fort.

Des années d'apprentissage.

Des milliers d'échecs.

Des hivers entiers passés dans le froid.

Des amitiés sacrifiées, des obligations manquées, des matins volés au sommeil.

Mais je ne regrette rien.

Parce que ces images ne sont pas que des pixels arrangés sur une carte mémoire.

Elles sont la preuve que j'étais là.

Que j'ai vu.

Que j'ai été témoin de quelque chose de plus grand que moi.

Alors oui, je continuerai.

Je remonterai dans mes montagnes.

Je retournerai dans les plaines du Bugey.

Je me lèverai avant l'aube.

Je gèlerai dans les affûts.

Je raterai encore mille photos.

Mais de temps en temps — juste de temps en temps — la nature consentira.

Elle se laissera approcher.

Elle offrira ce moment de grâce que je cherche depuis toujours.

Et je serai là.

Prêt.

Patient.

Émerveillé.

PARCE QU'AU FOND, CE N'EST PAS L'IMAGE QUE JE CHERCHE.

C'EST LA RENCONTRE.

C'EST CE MOMENT OÙ LE SAUVAGE ET L'HUMAIN SE CROISENT SANS SE DÉTRUIRE.

OÙ L'ON PEUT COEXISTER, QUELQUES SECONDES, DANS LE RESPECT MUTUEL.

OÙ L'ON SE RAPPELLE QU'ON N'EST PAS SEULS SUR CETTE TERRE.

QUE D'AUTRES VIES EXISTENT, PARALLÈLES À LA NÔTRE, MAGNIFIQUES ET INDIFFÉ-
RENTES.

ET QUE C'EST SUFFISANT.

PLUS QUE SUFFISANT.

C'EST TOUT.

PARFOIS, LA NATURE CONSENT.







Mickaël Giraud-Telme

Photographe de nature sauvage
Quelque part entre patience et émerveillement

Ambérieu-en-Bugey — Orcières 2025

www.macromike.fr

Instagram : @macromike.photo